

Un peuple

par Stéphane Bouquet

"Gertrude Stein : le temps très long qu'il m'a fallu pour percer l'énigme de sa fameuse hyper-tautologie : a rose is a rose is a rose. Cela veut dire (je crois) : qu'il faut insister pour obtenir le sens des mots.

Qu'une rose est elle-même et rien d'autre, ni le tendre visage d'une jeune fille, ni son sexe à peine éclos où certains enfonceraient volontiers les doigts.

Ce n'est pas une petite affirmation : chaque chose est coincée en elle-même, solitaire, esseulée. Chaque chose regarde les autres de loi, de derrière sa propre vitre et sa propre frontière, chacune maintenue dans les rets étroits de son identité. Je croyais au début que Stein avait raison et qu'il fallait bannir tous les instruments d'égalisation poétique du genre comparaison ou métaphore puisque nous sommes seuls dans notre nom en effet, et que l'être est une addition de morceaux séparés de la matière. Je le crois toujours mais cette position logiquement vraie selon toutes apparences, voilà que je la trouve économiquement intenable.

Comment se résoudre à ce constat : chaque chose aboie dans sa cellule de silence. Je tente de dresser des parallèles, des rapports même aléatoires, des liens. Je dis que ceci est au moins un peu une partie de cela. À l'opposé de Gertrude Stein, il y a (selon moi) Friedrich Hölderlin. Lorsque son empédocle se jette dans l'Etna, il rejoint le magma violent où toutes choses se fondent en un seul être sans figure, sans limite et sans nom. C'est la très vieille utopie chaleureuse, accueillante de l'unité, de l'équivalence absolue, l'étreinte consolatrice de l'être. Je n'en demande pas tant. Je cherche seulement à fabriquer un monde de ressemblances possibles, de définitions échangeables. J'élabore (à la mesure de mes forces) les règles d'un commerce minimal entre les choses. Une rose est au moins une certaine somme d'argent, je me dis."

Extrait de *Un peuple*, Champ Vallon, 2007